voyage à la belle époque

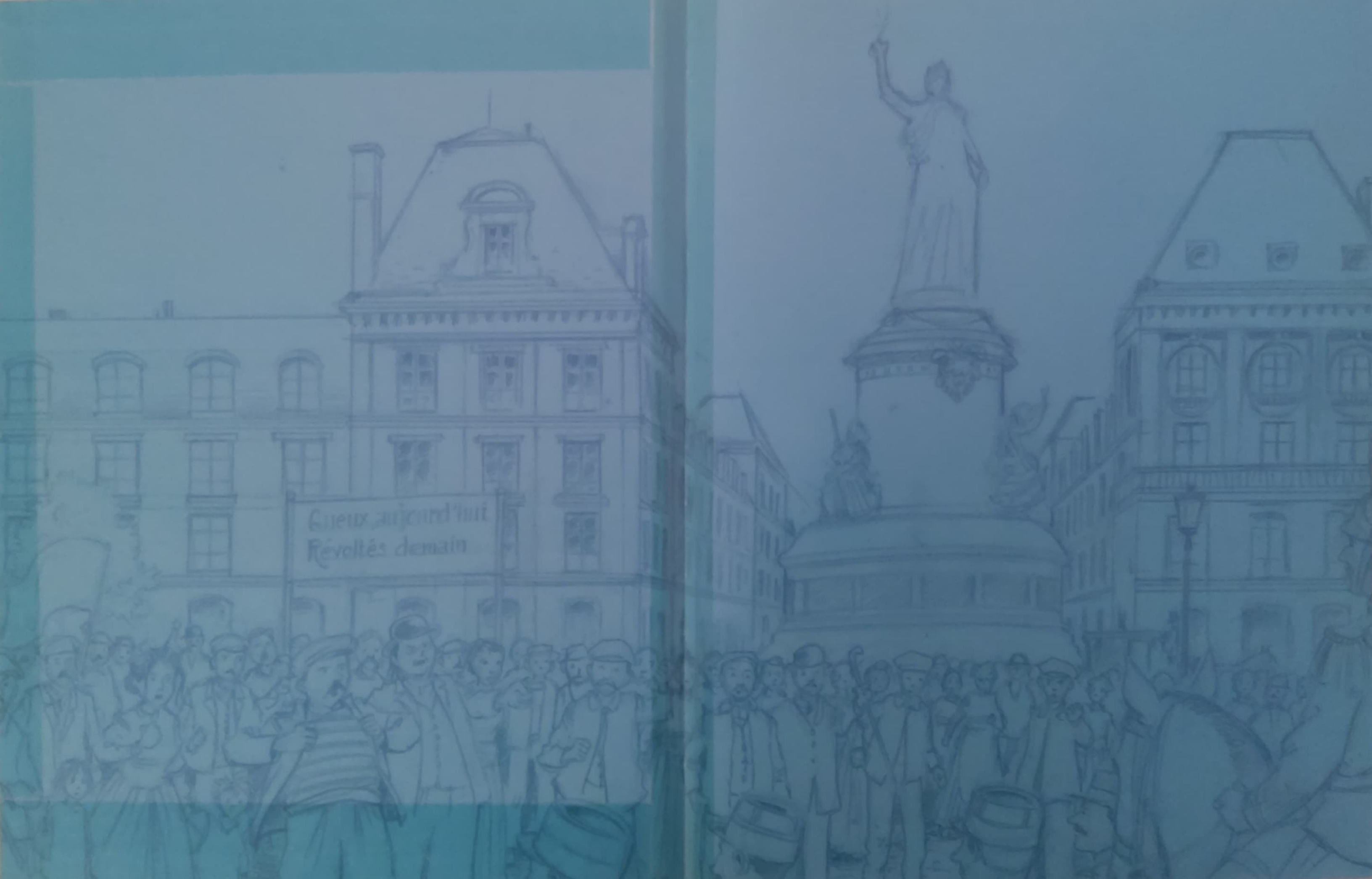
GILLES BONOTAUX - HÉLÈNE LASSERRE

QUAND ILS AVAIENT MON ÂGE...

PARIS



autrement


Gueux aujourd'hui
Révoltés demain

Voyage à la Belle Époque.

77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris
Tél. : 01 44 73 80 00 – Fax : 01 44 73 00 12
www.autrement.com
ISSN : 1269-8733 – ISBN : 978-2-7467-1109-9
Dépôt légal : avril 2008
Photogravure : Sycomore, Paris
Imprimé et relié en France par Groupe Qualibris – Jean Lamour

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Voyage à la Belle Époque



Texte : Gilles Bonotaux et Hélène Lasserre

Illustrations : Gilles Bonotaux

Lectrice, lecteur,

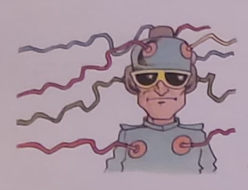
Vous avez choisi de visiter la « Belle Époque » et vous vous êtes adressés à notre agence pour faire ce fabuleux voyage dans le temps. Nous vous remercions de la confiance que vous nous accordez. Mais attention ! voyager dans le temps, c'est se retrouver matériellement et physiquement dans une autre époque que la sienne : une aventure qui peut se révéler très dangereuse…



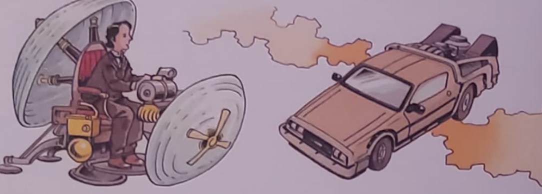




… techniquement difficile à réaliser…







… et malheureusement impossible car, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons échapper au « paradoxe temporel ».









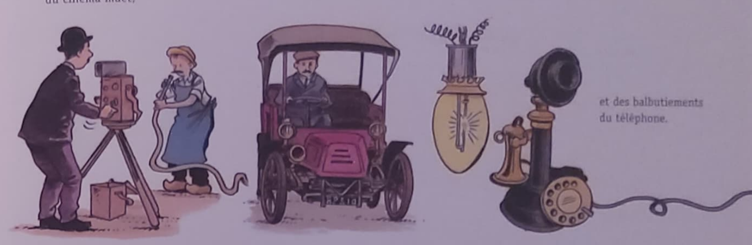




Voici l'exemple type d'un « paradoxe temporel ». C'est la raison pour laquelle nous ne vous proposerons pas ce genre de voyage !

Nous vous invitons, lectrice, lecteur, à voyager par l'esprit et la pensée, ce qui vous permettra d'être le témoin d'une époque révolue sans pour autant provoquer d'incidences sur le passé. Nous avons imaginé pour vous une visite guidée de Paris à la Belle Époque :

c'était le temps du cinéma muet, des premières voitures automobiles, de l'avènement de la « fée électricité » et des balbutiements du téléphone.



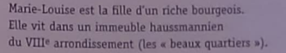
C'était il y a cent ans, au début des années 1900, à Paris, à la Belle Époque – qui n'était pas forcément « belle » pour tout le monde…

POURQUOI DIT-ON « BELLE ÉPOQUE » ?

La Belle Époque se situe entre 1896 et 1914. Cette appellation n'a été donnée qu'après la guerre de 1914-1918. L'horreur de ce conflit a fait prendre conscience aux survivants de cette effroyable boucherie la relative douceur de vivre, l'incroyable essor technologique et l'optimisme insouciant de cette période.

Vous allez donc sillonner le passé et arpenter le pavé parisien à travers les yeux de Marie-Louise et d'Émile.





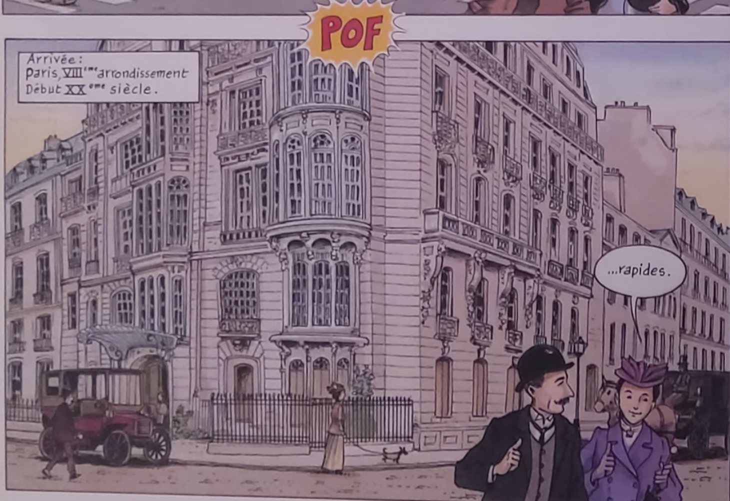
Marie-Louise est la fille d'un riche bourgeois. Elle vit dans un immeuble haussmannien du VIIIe arrondissement (les « beaux quartiers »).



Émile est le fils d'un ouvrier menuisier. Sa mère est couturière à domicile. Il habite un deux pièces avec cuisine au faubourg Saint-Antoine.

Vous êtes prêts ? Alors, allons-y !





















Vous allez peut-être penser que la jeune Marie-Louise était une tête à claques !

Si Marie-Louise avait un lit aux draps frais et repassés, des habits impeccables, des souliers cirés et du pain frais tous les matins, c'est grâce à tout le personnel de maison qui était au service de ses parents : les gouvernantes pour les enfants, la cuisinière, et, au bas de l'échelle, la bonne à tout faire, Jeanne.
Jeanne avait 16 ans et venait de « se placer » chez les parents de Marie-Louise après avoir quitté sa Bretagne natale. Ce déracinement était le lot de beaucoup de jeunes filles pauvres de la campagne. Jeanne vivait dans une mansarde au dernier étage de l'immeuble.



Elle descendait par l'escalier de service jusqu'à la cuisine dès 6 heures du matin.



Là, elle allumait le feu, descendait les ordures et les cendres, puis allait chercher le lait et le pain frais, préparer les petits déjeuners et faire bouillir le petit linge.



Et ce n'était qu'un début : sa journée de travail ne se terminait qu'à 10 heures du soir ! Pourtant, Jeanne n'était pas la plus à plaindre car elle était tombée dans ce que l'on appelle une « bonne maison ».

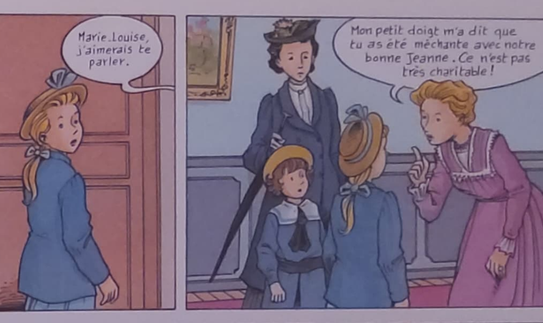
LE STATUT DES DOMESTIQUES
Tout dépendait de la maison dans laquelle ils étaient placés. S'il s'agissait de la « grande bourgeoisie », les tâches étaient partagées entre le majordome, le valet et la femme de chambre, la cuisinière, la lingère, le cocher, etc. En revanche, la « petite bourgeoisie » n'avait pas les moyens de s'offrir plusieurs domestiques. La bonne représentait alors un signe extérieur de richesse, mais elle était corvéable à merci, ce qui s'apparentait parfois à de l'esclavage.



QUI ÉTAIT BÉCASSINE ?
Bécassine apparut pour la première fois le 2 février 1905 dans *La Semaine de Suzette*, dessinée par Joseph Pinchon. Cet hebdomadaire était destiné aux fillettes de 8 à 14 ans. Les historiettes de cette servante bretonne, ignorante et godiche, empotée et niaise, remportèrent rapidement un vif succès. Bécassine fut le symbole de la soumission à la bourgeoisie. Rien d'étonnant à ce que la jeune Marie-Louise, qui était abonnée à *La Semaine de Suzette*, ait pu avoir ce comportement envers Jeanne !

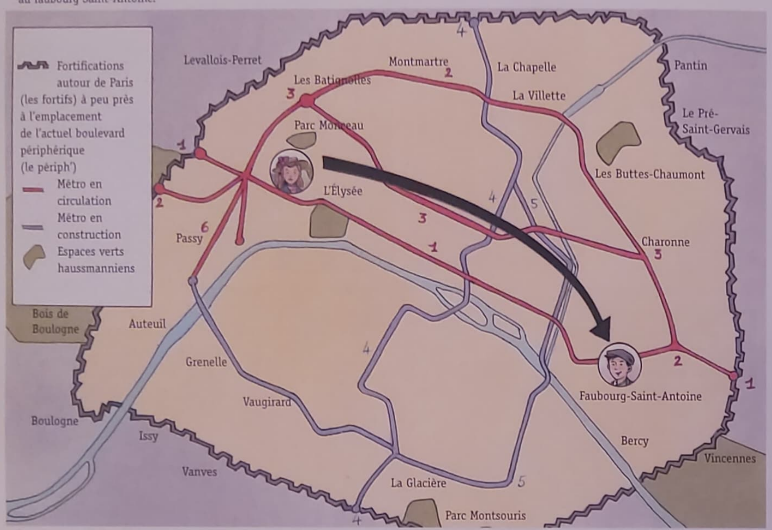


« Classe supérieure », « classe inférieure » : pour Marie-Louise, cela était normal. C'était dans l'ordre des choses ! Mais Marie-Louise, qui avait aussi des devoirs, était tenue de respecter les bonnes manières propres à son rang !

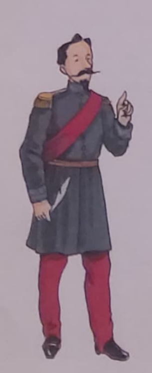




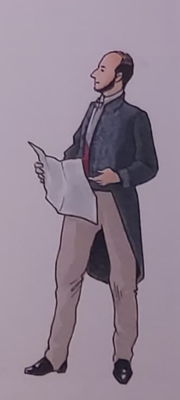
Quittons l'ouest parisien et ses beaux quartiers du VIIIe arrondissement pour nous retrouver chez Émile, dans le XIe arrondissement, au faubourg Saint-Antoine.



En 1860, les villages de Montmartre, Auteuil, Vaugirard, Charonne… furent annexés par la Ville de Paris, qui compta alors vingt arrondissements. Au début du XXe siècle, les limites de Paris étaient les mêmes que celles d'aujourd'hui. Plusieurs lignes de métro étaient déjà construites. La première ligne Vincennes - Porte-Maillot fut inaugurée en juillet 1900 pour l'Exposition universelle.



Au milieu du XIXe siècle, Napoléon III avait confié au baron Haussmann un gigantesque projet pour rénover Paris : destruction de ce que l'on appelait des « îlots insalubres » – responsables d'épidémies de choléra et de tuberculose –, création d'un grand réseau d'égouts – par souci d'hygiène –, aménagement d'espaces verts – bois de Boulogne, bois de Vincennes, parc Monceau, parc Montsouris et parc des Buttes-Chaumont – et, enfin, percée de grandes et larges avenues bordées d'immeubles (que l'on qualifie d'haussmanniens). En quelques dizaines d'années, on était passé d'un Paris médiéval à une ville aérée, moderne, prestigieuse : une des plus belles capitales du monde. Pourtant, ces grands travaux ne firent pas l'unanimité. Certains accusèrent Haussmann d'être l'éventreur de Paris.



Pour certains quartiers parisiens, il restait encore beaucoup à faire !







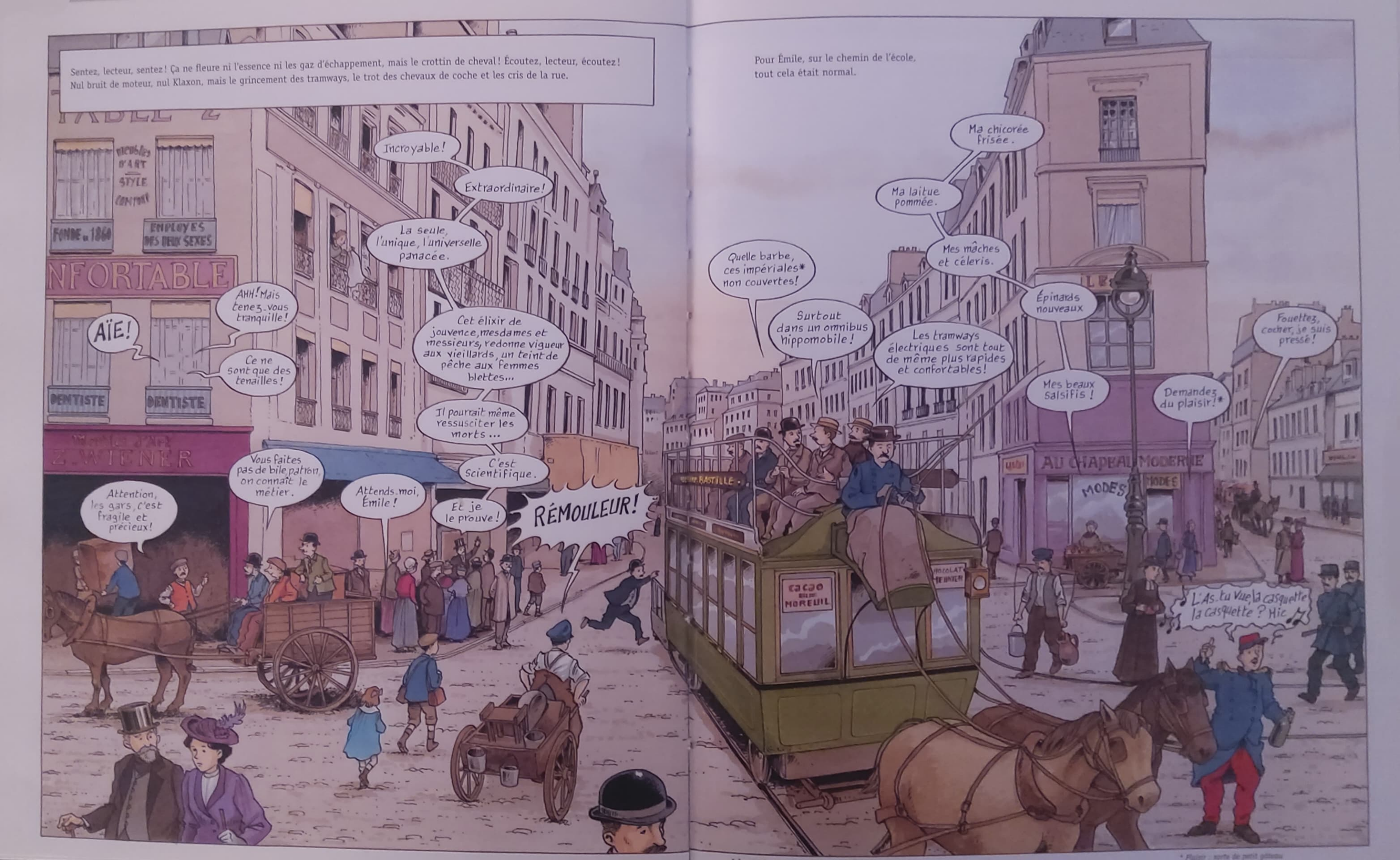












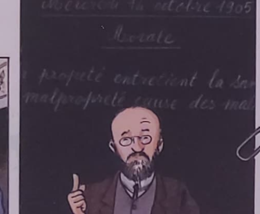
* Plaisir : sorte de petit gâteau

Après avoir déposé sa petite sœur à l'école de filles, Émile retrouvait ses camarades puis jouait dans la cour de récréation jusqu'à ce que sonne la cloche.

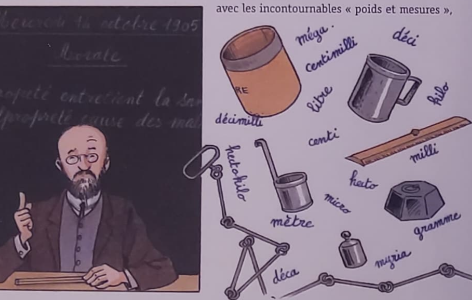


Avant d'entrer en classe : inspection des mains. Le maître était très à cheval sur l'hygiène. Gare à celui qui avait les ongles noirs ou une blouse déchirée !

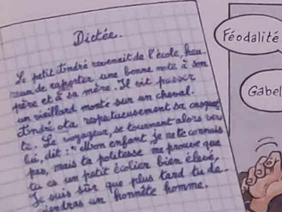
Ensuite, c'était la « leçon de morale ».



Puis le calcul,
avec les incontournables « poids et mesures »,



les dictées
et ses innombrables pièges.



L'histoire : le maître était intarissable
sur l'obscurantisme au Moyen Âge.

La géographie, avec la carte
de France, alors en deuil des chères
provinces perdues.
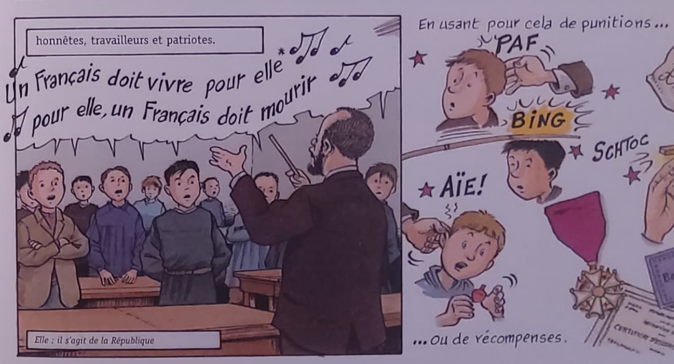


Heureusement, il y avait les récréations !

Non, mon p'tit gars, tu n'joues pas avec nous !

Nous, on est des certifs, on joue sérieusement !

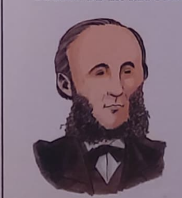
Le maître avait pour mission
de faire d'Émile et de ses
compagnons de futurs citoyens…





Pour Émile, c'était sa dernière année d'école. Il allait passer son certificat d'études primaires à la fin de l'année.

L'ÉCOLE DE LA RÉPUBLIQUE



Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, fait voter la loi du 28 mars 1882 qui rend l'école primaire gratuite, obligatoire et laïque pour les enfants de 6 à 13 ans. L'enseignement primaire était obligatoire, mais les gens étaient libres de scolariser leurs enfants dans des écoles privées (s'ils en avaient les moyens) ou de les instruire eux-mêmes (s'ils en avaient les compétences).

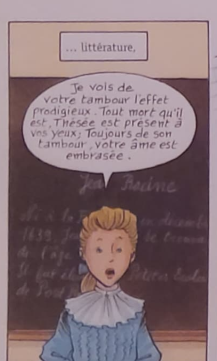
Marie-Louise, elle, étudiait dans un cours privé pour jeunes filles tenu par des demoiselles. Avant, c'étaient des religieuses qui dirigeaient l'établissement mais, depuis la loi de séparation des Églises et de l'État, ce n'était plus possible.

LA LOI DE SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT (1905)

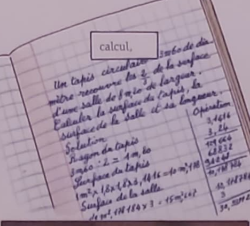
En 1904, une première loi interdit à toutes les congrégations religieuses (jésuites, frères des écoles chrétiennes, etc.) d'enseigner. En 1905, le gouvernement se sépara définitivement de l'Église. Les prêtres n'étaient plus considérés comme des fonctionnaires. Ils n'étaient plus payés par l'État. De plus, cette séparation impliquait un inventaire de tous les biens de l'Église, ce qui choqua certains catholiques. La société française était divisée entre laïcs, anticléricaux et catholiques.



Ce n'étaient donc plus des bonnes sœurs qui enseignaient à Marie-Louise ce que toute jeune fille bien née devait savoir. Outre les matières traditionnelles…



Quand, dans un texte classique, le mot « amour » prenait un autre sens que « amour de la patrie » ou « amour de Dieu », les demoiselles remplaçaient parfois ce terme licencieux par « tambour ». Bonnes mœurs obligent !









Catholiques ou non, pour l'Alsace et la Lorraine, presque tous étaient d'accord : il fallait reprendre ces régions aux Allemands.

Marie-Louise s'initiait à l'art : cours de dessin, de solfège, de chant et de piano…

… ainsi que de broderie.

Sans oublier, bien sûr, ce que toute future épouse de la bonne société se devait de connaître : maintien et bonnes manières,

organisation de réceptions et de dîners, connaissance parfaite d'un plan de table.

Bref, être une parfaite maîtresse de maison sachant diriger le personnel avec bienveillance et fermeté.

Mais Marie-Louise n'était pas encore maîtresse de maison… À 12 ans, elle ne restait aux yeux des grandes personnes qu'une enfant. À cette époque, on ne parlait pas de « préadolescence ». Aussi, quand ses parents recevaient, elle n'était pas conviée au dîner.
Elle devait saluer poliment les invités et retourner sagement dans sa chambre.







Sa curiosité, voire sa fascination, était plus forte que tout. Elle arrivait parfois à tromper la vigilance de sa gouvernante et à se cacher, comme une petite souris. Là, elle admirait le luxe et le faste, humait les fragrances des parfums subtils mélangées à l'odeur épaisse des cigares et s'imprégnait de la vie mondaine.



En revanche, pour les repas familiaux, les enfants n'étaient pas écartés, surtout à Noël. Cette année-là, les grands-parents maternels de Marie-Louise et sa tante Reine, la sœur de sa grand-mère (qui était veuve et sans enfants), étaient conviés. Seuls les adultes avaient le droit de parler. Restait à Marie-Louise et à ses frères l'autorisation d'écouter des conversations qui les intéressaient peu et qu'ils ne comprenaient pas.







LE CUIRASSÉ POTEMKINE
Il y avait eu en 1905 une mutinerie à bord d'un navire de l'armée russe : le Potemkine. Les marins avaient bravé l'autorité du tsar Nicolas II. C'étaient les prémices de la révolution d'Octobre 1917.

PLACER DANS LA PIERRE
Les gens riches plaçaient (et placent aujourd'hui encore) leur argent dans l'immobilier ou dans des portefeuilles d'actions (à la Bourse).

LA « CAGE AUX FAUVES »
Le peintre Vlaminck avait exposé au salon des Indépendants des toiles qui choquèrent le public par leurs couleurs vives et criardes. On appellera ce mouvement artistique le « fauvisme ».

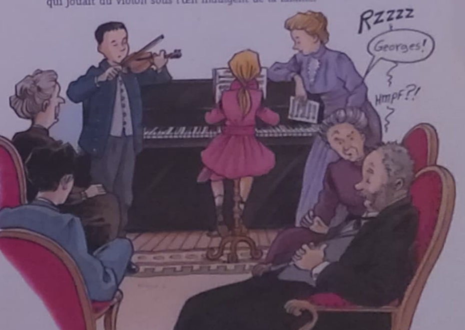
« FAIRE DANSER L'ANSE DU PANIER »
Certains domestiques, en allant au marché, obtenaient une ristourne des commerçants et n'en avisaient pas leurs « maîtres », conservant ainsi les quelques sous récupérés.

Marie-Louise attendait avec impatience la fin du repas pour aller jouer avec ses cadeaux.



Elle avait reçu une table de toilette pour sa poupée, une dînette en porcelaine, une boîte à musique et de nombreux livres : *Les Petites Filles modèles* de la comtesse de Ségur, *Alice au pays des merveilles* de Lewis Caroll et, de la part de tante Reine, *Histoire d'une âme* de sœur Thérèse de Lisieux.

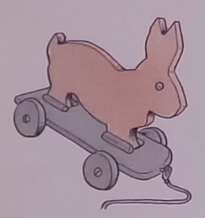
À l'heure du thé, alors que son petit frère s'amusait avec ses nouveaux soldats de plomb, elle accompagnait au piano son frère aîné qui jouait du violon sous l'œil indulgent de la famille.



Pour Noël, Émile et sa petite sœur Suzanne étaient loin d'être aussi gâtés.
De toute façon, ils pouvaient difficilement imaginer ce que recevaient les enfants riches.
Cela ne voulait pas dire pour autant qu'ils n'avaient rien.

Le père d'Émile avait fabriqué un lapin à roulettes pour Suzanne et deux magnifiques totons pour son fils.

Leur mère avait cousu une robe en calicot et un manteau en velours frappé avec de jolis boutons dorés pour la poupée, et un pantalon de flanelle long pour Émile qui, en l'essayant, se prenait déjà pour un monsieur !





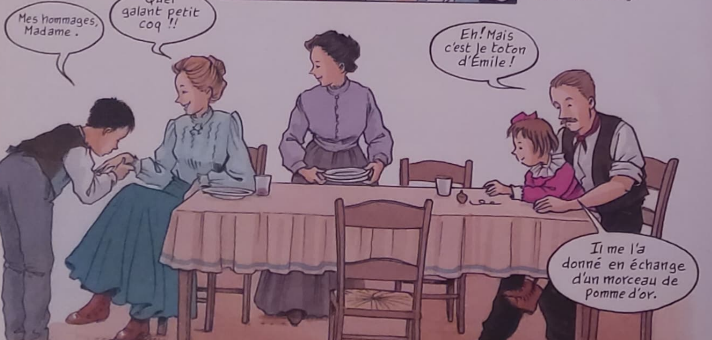


Enfin, ils avaient trouvé dans leurs souliers deux oranges.



Émile, ne voulant pas sacrifier sa « pomme d'or », avait goûté un quartier offert généreusement par Suzanne.

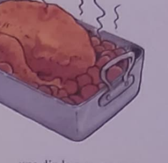
Le repas s'était déroulé dans la bonne humeur et les enfants étaient très contents d'avoir tante Yvette parmi eux. Elle avait apporté des berlingots et des sucres d'orge.



Tout le monde était repu et, au menu, c'était autre chose que le fricot quotidien.



Une terrine de lapin...





... un délicieux potage queue de bœuf...

... une dinde aux marrons cuite dans le four du boulanger du quartier. Cela changeait des fricassées, daubes et ragoûts habituels...

... un bon brie de Meaux...

... et, pour le dessert, des beignets au sucre et à la confiture.



Enfin, pour terminer, des bonshommes en pain d'épice.



Le tout arrosé d'un petit vin de derrière les fagots. Émile avait eu le droit d'en boire.

Au café, tante Yvette était pompette !



Sœur cadette de la mère d'Émile, tante Yvette était jolie, vive, fraîche et pimpante. Elle fréquentait depuis peu un monsieur, sous-chef de bureau à la Compagnie d'électricité, qui gagnait 315 francs par mois (un bon salaire à l'époque).

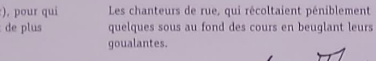


Yvette, elle, était demoiselle du téléphone. C'était un « métier d'avenir » (comme elle le disait) qui demandait de l'instruction, une jolie voix et de la courtoisie.



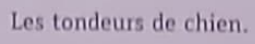
Mais tout le monde n'avait pas la chance d'avoir un bon métier comme tante Yvette.

Dans son quartier, Émile, en musardant de-ci de-là, se rendait bien compte que certains n'étaient pas logés à la même enseigne.



Le biffin (chiffonnier), pour qui les temps devenaient de plus en plus durs.

Les chanteurs de rue, qui récoltaient péniblement quelques sous au fond des cours en beuglant leurs goualantes.



Les tondeurs de chien.







Les coquettes blanchisseuses repasseuses, livrant à domicile le linge immaculé et repoussant parfois le galant qui les agace.

Les femmes de lavoir qui, par tous les temps, battaient, savonnaient, lessivaient, essoraient du linge sale et souvent nauséabond, en transpirant près des étuves et en se gelant les mains.

* Raccord : temps de repos.

Enfin, des dames qui arpentaient, sans gants et sans chapeau, le pavé parisien.



Sans compter ceux qui n'avaient pas de travail du tout.

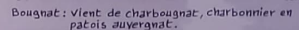


La voie d'Émile était toute tracée. Il serait menuisier comme son père. Presque toutes les cours du faubourg sentaient le bois, la colle de peau de lapin et le vernis laque.



Les Auvergnats, quand ils n'étaient pas bougnats (tenanciers de débit de boisson, bois et charbon), étaient souvent brocanteurs ou ferrailleurs.





Bougnat : vient de charbougnat, charbonnier en patois auvergnat.

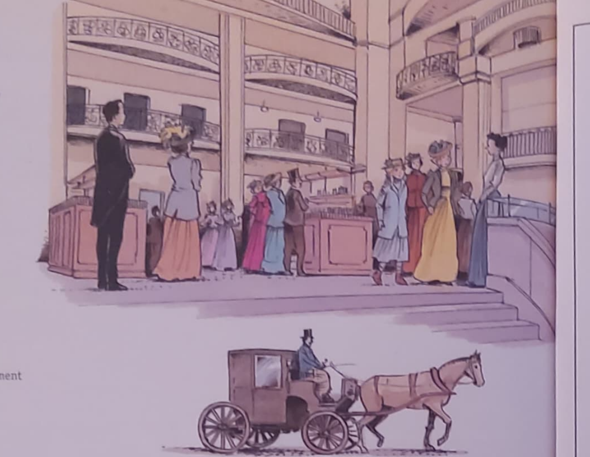




Il y avait d'ailleurs, une fois l'an, sur le boulevard Richard-Lenoir, la foire à la ferraille et au jambon. Pots égueulés, brocs percés, couteaux émoussés, tuyaux crevés ou moulins à café culottés comme une pipe…
Émile se demandait vraiment qui pouvait acheter tout ce bric-à-brac !



Il n'avait rien à voir avec un bric-à-brac, Le Bon Marché, « Cathédrale du commerce », ce magasin offrait à sa clientèle une grande variété d'objets neufs et de qualité : du mouchoir de batiste aux tapis persans, de la casserole en fer-blanc aux porcelaines de Chine, du simple bonnet de nuit aux capelines richement garnies de plumes, perles et rubans. Accueilli par un portier en livrée, choyé par les vendeurs, on pouvait ressortir sans rien acheter.
Pour Marie-Louise, c'était une fabuleuse découverte, elle n'était encore jamais allée dans un grand magasin. Une fois les achats terminés, qui seraient livrés à domicile, elle était rentrée en fiacre, regrettant que le métropolitain ne desserve pas encore ce fabuleux magasin.
De toute façon, sa mère refusait catégoriquement de voyager sous terre comme un troglodyte !



Quelque temps après, Marie-Louise avait persuadé sa gouvernante d'utiliser ce chemin de fer souterrain, dont on parlait tant, pour aller place de l'Étoile.

Il suffisait pour cela de traverser le parc Monceau et de s'engouffrer dans la bouche de métro.

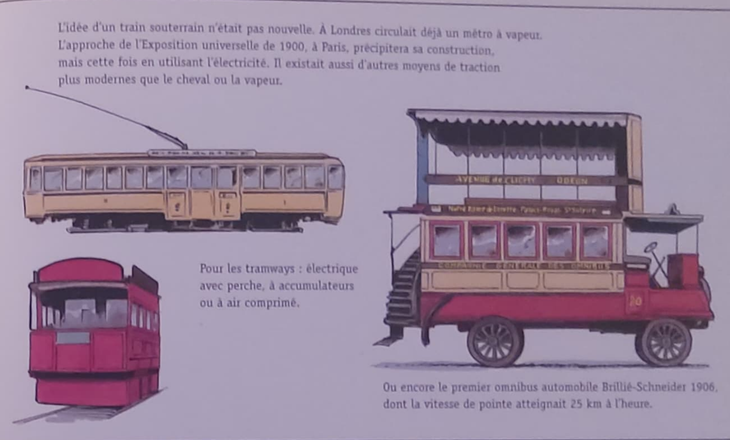






Si Marie-Louise avait été impressionnée par la rapidité de ce moyen de transport, elle avait pourtant trouvé qu'il y faisait froid et que ça ne sentait pas très bon !

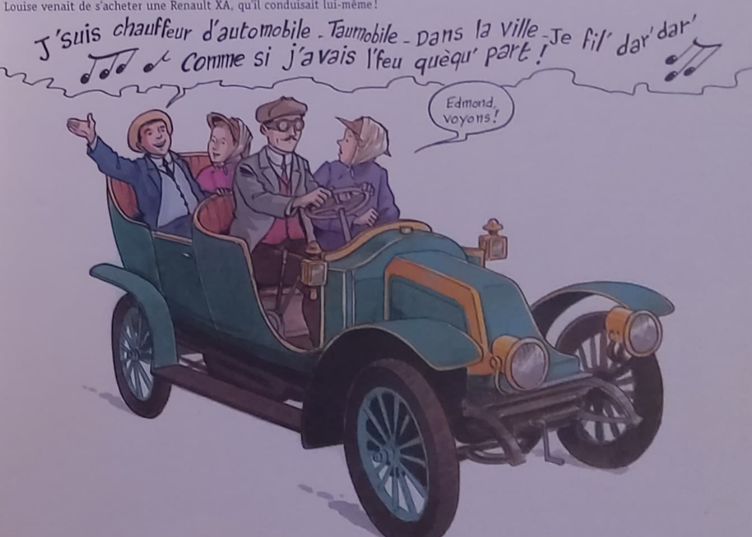
L'idée d'un train souterrain n'était pas nouvelle. À Londres circulait déjà un métro à vapeur. L'approche de l'Exposition universelle de 1900, à Paris, précipitera sa construction, mais cette fois en utilisant l'électricité. Il existait aussi d'autres moyens de traction plus modernes que le cheval ou la vapeur.



Pour les tramways : électrique avec perche, à accumulateurs ou à air comprimé.

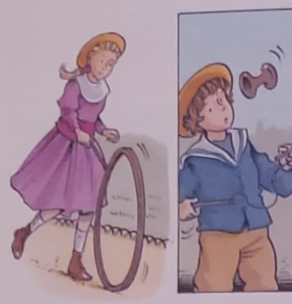
Ou encore le premier omnibus automobile Brillié-Schneider 1906, dont la vitesse de pointe atteignait 25 km à l'heure.

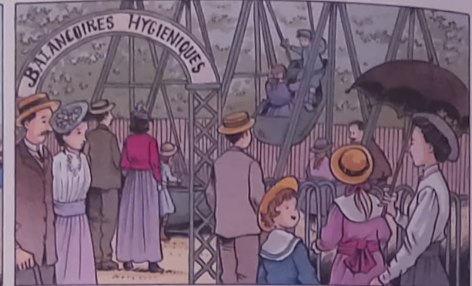
Mais cette vitesse-là était déjà dépassée par les voitures automobiles. Dans les rues de Paris, on en voyait de plus en plus, et le père de Marie-Louise venait de s'acheter une Renault XA, qu'il conduisait lui-même !



Mais les sorties en voiture automobile restaient exceptionnelles. Tout le long de l'année, dès que le temps le permettait, Marie-Louise et ses frères, accompagnés bien sûr de leur gouvernante, pouvaient se rendre à pied au parc Monceau.

Ils pouvaient y jouer au cerceau, au diabolo ou aux balançoires « hygiéniques » dans le square des Batignolles.





On pouvait également y applaudir Guignol et son ami Gnafron donnant joyeusement des coups de bâton au gendarme.



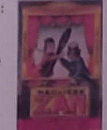






GUIGNOL

Le créateur de Guignol, Laurent Mourguet, était un ouvrier canut (ouvrier spécialisé dans le tissage de la soie à Lyon) : mis au chômage, il s'était reconverti en marchand forain et en arracheur de dents. Pour amuser la foule et couvrir les cris de ses patients, il utilisait alors différentes marionnettes et inventa finalement Gnafron, puis Guignol en 1808. Guignol devint célèbre pendant la révolte des canuts en 1831, en dénonçant les injustices que subissait le petit peuple lyonnais. Récupéré à la fin du XIXe siècle comme personnage de théâtre pour enfants (et non plus pour adultes), Guignol n'en continue pas moins à taper sur les gendarmes. Même la publicité l'utilise !



Le dimanche, toute la famille se rendait au bois de Boulogne pour assister aux courses de chevaux de Longchamp, pour canoter, prendre un rafraîchissement à Bagatelle







ou s'amuser à regarder des dames en pantalons bouffants s'initier au vélocipède.

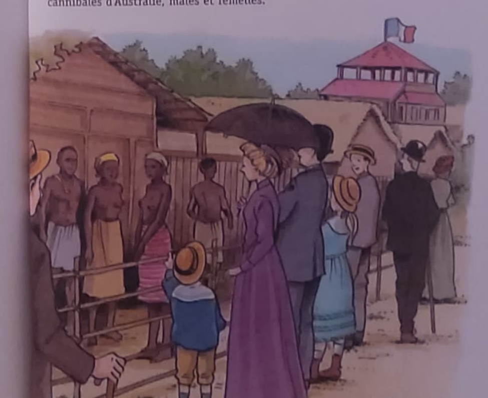








Après la visite du zoo au Jardin d'Acclimatation où ils avaient admiré de nombreux animaux sauvages de contrées lointaines, Marie-Louise et ses parents étaient allés voir l'Exposition ethnologique : véritable zoo humain où l'on pouvait contempler, non sans trembler, un village nègre, d'authentiques sauvages d'Afrique et des aborigènes cannibales d'Australie, mâles et femelles.



L'EXPOSITION ETHNOLOGIQUE

De 1877 aux années 1930, des êtres humains venant d'Afrique, d'Océanie, d'Asie ou d'Australie étaient « importés », parfois contre leur gré, pour être exposés dans des zoos comme des bêtes sauvages. Leurs conditions de vie étaient très difficiles (climat, manque d'hygiène, privation de liberté et salaires dérisoires quand salaire il y avait). Ces exhibitions remportaient un vif succès auprès des populations occidentales. De plus, elles allaient dans le sens des découvertes scientifiques de l'époque : l'anthropologie physique. Cette science consistait à classifier les races humaines (races supérieures et races inférieures) en fonction de trois critères : beauté des formes, force physique et intelligence (*Essai sur l'inégalité des races humaines*, Joseph Arthur de Gobineau). Les expositions étaient également une justification de la colonisation : elles montraient au public la supériorité de la civilisation occidentale sur les peuplades primitives.

Si, à l'époque, la foule appréciait le spectacle des sauvages, elle n'en était pas moins fascinée par l'exhibition de monstres. Dégoût, crainte, peur… tout était bon pour attirer le chaland et le moindre handicap physique était source de curiosité. L'homme-tronc, les siamois, la femme à barbe ou l'homme-éléphant faisaient la fortune des fêtes foraines. Eh oui, lecteur ! Autre temps, autres mœurs : ce non-respect de la personne humaine heurte notre sensibilité du XXIe siècle… (Mais Émile et Marie-Louise, s'ils visitaient notre époque, ne seraient-ils pas choqués par certains aspects de notre société ?)

Aussi, Émile, quand il allait à la foire du Trône, allait-il observer ces monstres… comme tout le monde !







D'autres attractions étaient un peu plus innocentes :


les chevaux de bois,



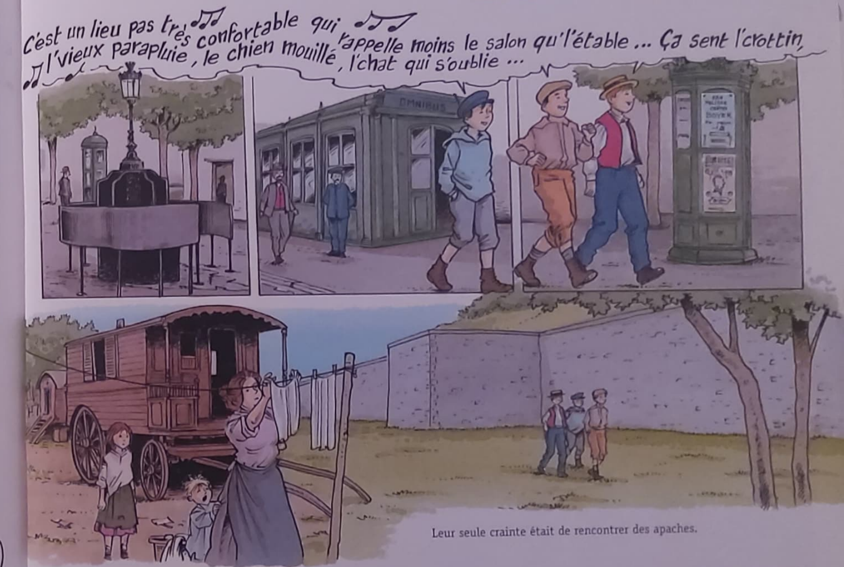
le cinéma parlant et chantant



et des luttes où tout était joué d'avance.

La fête foraine, c'était tout de même assez cher. Pour Émile, cela restait exceptionnel. En revanche, arpenter les rues avec ses copains et pousser jusqu'aux fortifs (la « zone » pour beaucoup de gens), c'était gratis ! Ils s'y rendaient à pied, négligeant les bureaux d'omnibus qui avaient très mauvaise réputation.





Leur seule crainte était de rencontrer des apaches.

LES FORTIFS (LA « ZONE ») : ces fortifications, construites sous Napoléon III pour défendre Paris, étaient à l'abandon au début du XXe siècle (voir page 12). Elles étaient parfois utilisées comme jardins potagers ou comme « lieux de résidence » par ceux que l'on appelait les « zonards » (pauvres chassés de Paris par la destruction des îlots insalubres et par la hausse des loyers).

LES APACHES : appelés ainsi en référence aux tribus indiennes, les apaches, jeunes gens habitant la zone et la proche banlieue, étaient en marge de la société. Ils avaient leur langage, leur rite, leur tenue vestimentaire et détestaient les policiers, le travail à l'usine et les bourgeois qu'ils rançonnaient et terrorisaient. Ils vivaient en bandes menées par un chef, souvent plus âgé ou ayant déjà fait un séjour en prison.

D'élégants chapeaux, de blanches ombrelles pour protéger le teint diaphane et délicat des dames et des demoiselles, de longues robes claires et des costumes d'été pour les messieurs jonchaient la plage de Deauville.
Quelques enfants, en costume marin, pataugeaient dans des trous d'eau laissés par la marée, sous l'œil vigilant des gouvernantes.



Ici, nulle licence, aucun laisser-aller, et les rares baigneurs ou baigneuses disposaient de cabines que des bras vigoureux poussaient jusqu'au bord de l'eau…







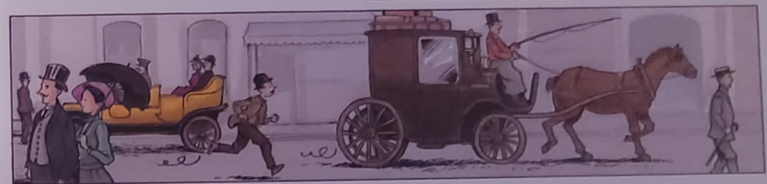
… de façon à ne pas dévoiler les corps.

Après leur villégiature au bord de la mer, Marie-Louise et sa famille rentraient vers Paris en chemin de fer.
À la gare Saint-Lazare, les porteurs s'occupaient des bagages.



À l'arrivée d'un train, des chauffeurs de fiacre attendaient les voyageurs pour les reconduire chez eux. On y voyait également des bagotiers : ces hommes, sans travail fixe, couraient derrière les fiacres pour proposer de monter les bagages jusqu'au domicile. Encore fallait-il que ça en vaille la peine : le client ne devait pas habiter trop loin de la gare et n'être ni trop riche (avec des domestiques qui se chargeraient des malles et des valises), ni trop pauvre ou pingre (il laisserait un maigre pourboire) !







Cette fois, cela avait été une bonne course pour le bagotier!

Les vacances n'existaient pas encore pour les parents d'Émile qui devaient travailler tout au long de l'année. Il faudra attendre 1936 et les premiers congés payés pour que l'ensemble du monde ouvrier puisse aussi partir. À cette époque, il ne restait donc que les dimanches pour aller se mettre au vert.
Il n'était pas nécessaire d'aller bien loin pour trouver de la verdure, du calme et du repos : il suffisait de prendre la ligne de Sceaux pour rejoindre Robinson, où l'on pouvait manger dans les branches d'un grand châtaignier et se promener à dos d'âne.

L'été, quand la chaleur dans la capitale devenait insoutenable, la famille préférait les guinguettes sur les bords de Marne. On pouvait y aller en prenant la ligne Bastille - La Varenne et descendre à Nogent, ou, mieux encore, embarquer sur un bateau omnibus remontant la Marne.



Après un déjeuner sur l'herbe, pendant que les adultes dansaient et buvaient du vin blanc sous les tonnelles, que les amoureux en canotier emmenaient leur promise pour une promenade en barque…





Émile et sa sœur jouaient à la grenouille ou aux quilles…

et, bien sûr, se baignaient.



Quel délice que de sentir la vase glisser entre ses doigts de pied !

Le 12 novembre 1906, Marie-Louise avait assisté à Bagatelle au premier vol d'un « plus lourd que l'air », en l'occurrence un aéroplane nommé *14 Bis*, conçu et piloté par Alberto Santos-Dumont.



De retour chez eux, père, mère et enfants s'enthousiasmaient des fabuleux progrès que ce XXe siècle naissant offrait à l'humanité.

Depuis l'Exposition universelle de 1900, on avait vraiment l'impression d'un formidable bouillonnement d'inventions : l'électricité, la voiture automobile, le métropolitain…

AVIATION

Depuis toujours, les hommes ont rêvé de voler, comme le malheureux Icare, ou encore Léonard de Vinci. Ce n'est qu'avec la découverte de l'aérostat des frères Montgolfier en 1783 que ce rêve devint réalité, mais, comme le dirigeable Zeppelin construit en 1900, cela restait du « plus léger que l'air ». Qui des frères Wright ou de Clément Ader fit se soulever un « plus lourd que l'air » entre 1890 et 1903 ?
Les historiens restent partagés. Toujours est-il que théoriciens et aviateurs travaillaient dans tous les pays pour réussir à faire voler durablement un aéroplane.
C'est Alberto Santos-Dumont qui effectua le premier vol homologué en novembre 1906.





CINÉMATOGRAPHE

La première projection du cinématographe Lumière eut lieu le 28 décembre 1895 au Grand Café, boulevard des Capucines, à Paris. Georges Méliès se servit de l'invention des frères Lumière pour faire de l'illusionnisme et « enchanter la vulgaire réalité » (Guillaume Apollinaire).
En 1907, le cinéma n'en était qu'à ses balbutiements, mais il connut très vite une énorme expansion artistique, culturelle et commerciale.











MARIE CURIE (1867-1934)

D'origine polonaise, Marie Curie épousa Pierre Curie en 1895.
Elle fut la première femme titulaire d'une chaire à la Sorbonne et reçut le prix Nobel de physique en 1903 et de chimie en 1911.



Marie-Louise vivait vraiment une époque extraordinaire.
« Si une femme a été prix Nobel, pensait-elle, pourquoi ne deviendrais-je pas savante, exploratrice, aviatrice, médecin et peut-être même qu'un jour… les femmes pourront voter. »

À la fin de l'année scolaire, Émile avait obtenu son certificat d'études primaires. Avec ce diplôme en poche, il aurait pu devenir fonctionnaire ou même instituteur, mais Émile, enfant du faubourg Saint-Antoine, continuerait la lignée familiale : menuisier ébéniste de père en fils. Peut-être même (et c'était son but) dirigerait-il un jour un atelier dont il serait le patron… Mais, en attendant, il n'était qu'un « arpète » travaillant en apprentissage auprès de son père.
Avec lui, pas question de bayer aux corneilles !

Il fallait déjà qu'il fasse ses preuves dans des tâches humbles et subalternes, comme balayer les copeaux, chauffer la colle ou manutentionner les planches.



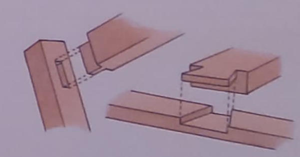




Et avant d'apprendre le métier,

savoir utiliser à bon escient un guillaume ou une varlope.

Réaliser tenons, mortaises et queues d'aronde,



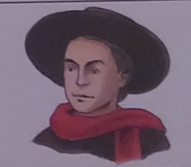
préparer vernis laque, popote ou poncer à la peau de chien.



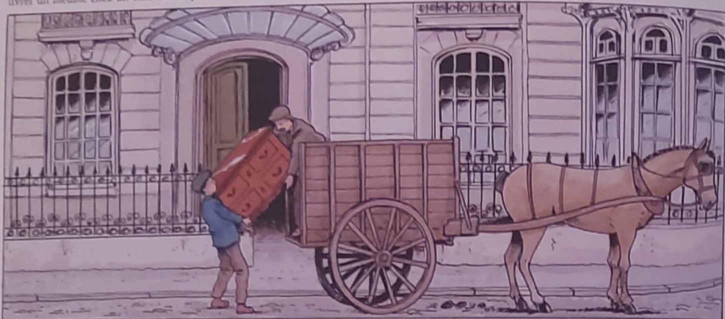


NINI PEAU DE CHIEN

Cette chanson très populaire d'Aristide Bruant parle d'une femme de mauvaise vie (une « peau de chien »), mais en menuiserie, et surtout en dorure, la peau de chien est en fait la peau d'un requin, appelé « chien de mer » ou « aiguillat », que l'on utilisait comme abrasif pour les ponçages fins et délicats.
Possible qu'à la Bastoche Nini en ait vendu !

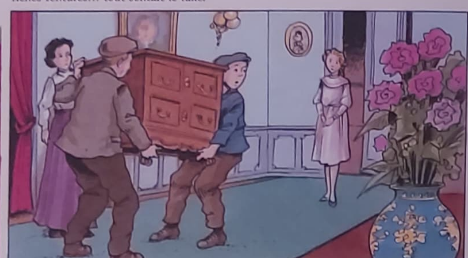


Pour la première fois de sa toute nouvelle vie professionnelle, Émile était parti avec son père livrer un meuble chez un client de la plaine Monceau.

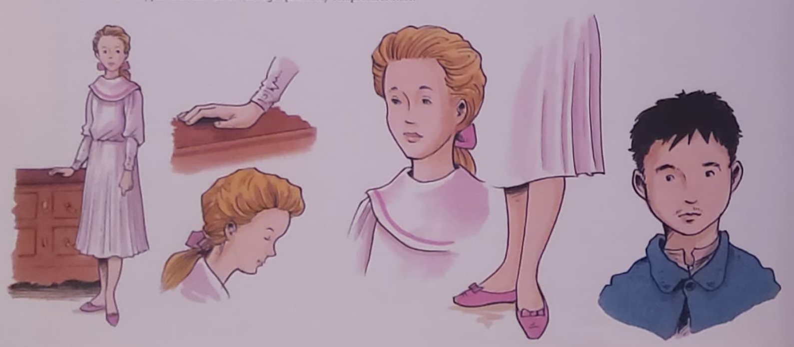


Comme le meuble ne passait pas par l'escalier de service, ils avaient emprunté l'accès principal.

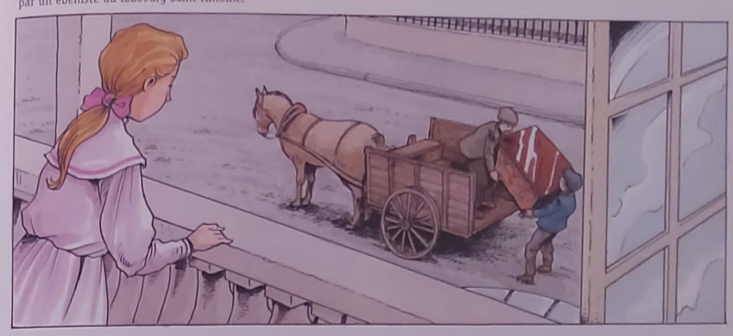
Tapis d'Orient, parquet à la française, meubles, étoffes, lustres, dorures et moulures, riches tentures… tout sentait le luxe.



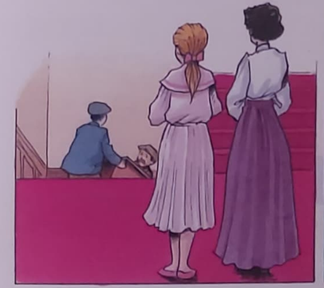
Même la demoiselle (qui semblait du même âge qu'Émile) l'impressionnait.

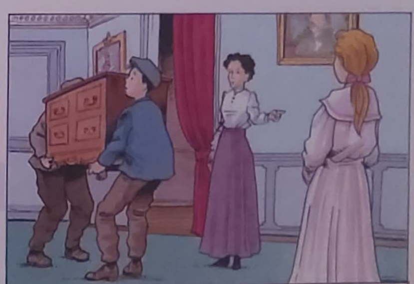


Marie-Louise attendait avec impatience la livraison de la coiffeuse que son père avait fait réaliser par un ébéniste du faubourg Saint-Antoine.

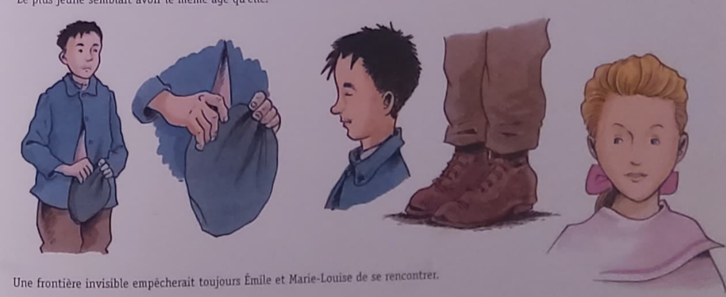


Elle avait hâte que les deux livreurs l'installent dans sa chambre pour y disposer ses brosses, peignes et flacons.





Le plus jeune semblait avoir le même âge qu'elle.



Une frontière invisible empêcherait toujours Émile et Marie-Louise de se rencontrer.

Le 1er mai 1907, les traditionnelles manifestations ouvrières semblaient plus calmes que celles de l'année précédente. En effet, en 1906, Paris avait été quadrillé par 60 000 hommes de troupe pour empêcher tout cortège ou tout attroupement. Malgré cela, les manifestants s'étaient réunis pour réclamer, entre autres, la journée de huit heures (à cette époque, ils travaillaient douze heures par jour et six jours par semaine). Sur ordre du préfet de police et de Georges Clemenceau, les forces de l'ordre matèrent la révolte !

Ce 1er mai 1907, le muguet, fleur traditionnelle de l'Île-de-France, faisait sa première apparition. Un mois auparavant, les garçons de café avaient obtenu (après avoir manifesté pour de meilleures conditions de travail et de rémunération) le droit de porter la moustache. Jusqu'à cette date, les domestiques n'étaient pas autorisés à porter la moustache !

Durant la manifestation, l'anarchiste russe Jacob Law tira cinq coups de revolver du haut de l'impériale d'un omnibus sur des cuirassés chargés de réprimer les ouvriers.

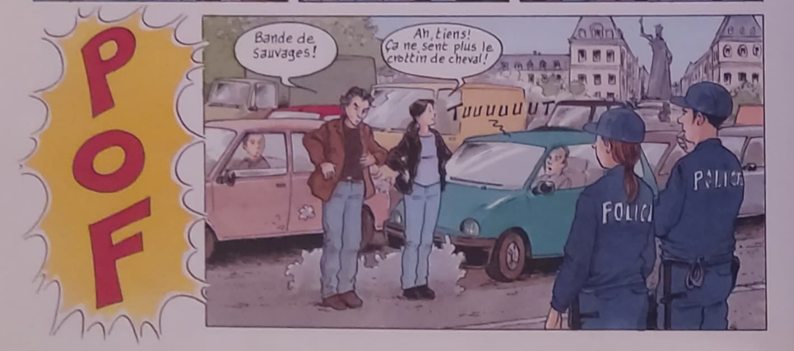


Cela provoqua une échauffourée.







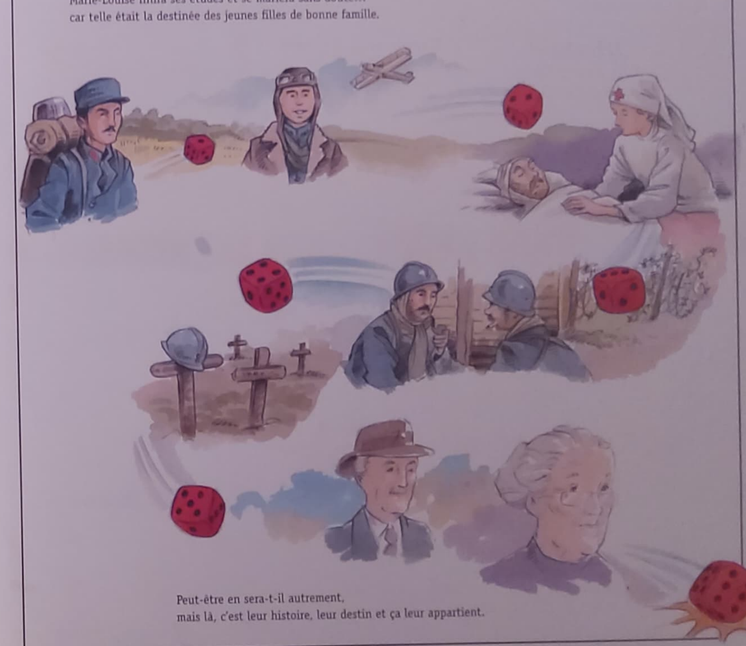


Lectrice, lecteur,
Veuillez nous excuser pour ce retour un peu chaotique. Comme nous étions nous-mêmes réellement en 1907 (prérogative d'auteurs : nous payons de notre personne), se faire arrêter par la police de la Belle Époque aurait pu provoquer un véritable paradoxe temporel. Nous espérons toutefois que vous avez effectué un agréable voyage. Puisse-t-il être formateur pour mieux appréhender notre début de XXIe siècle.

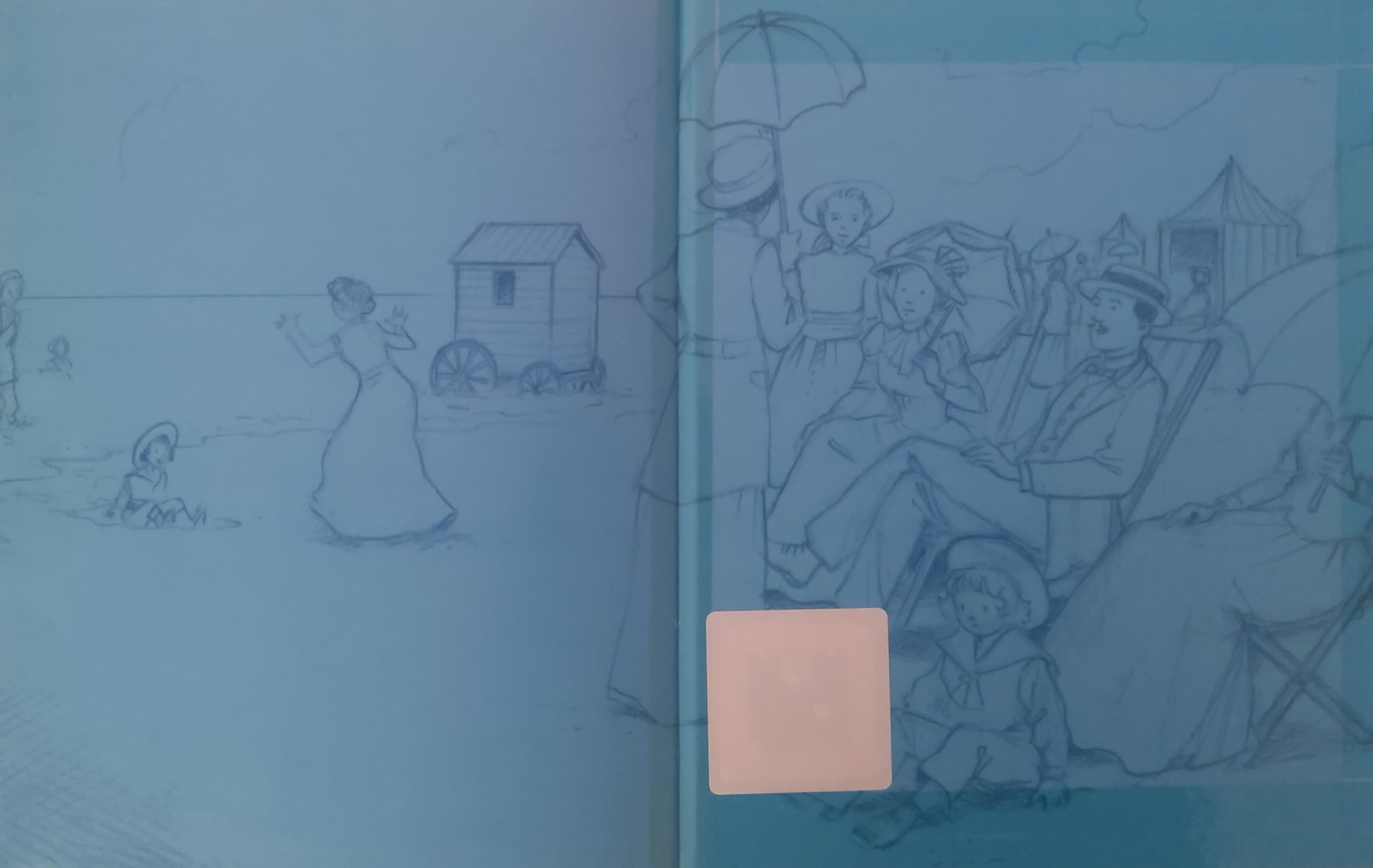


ÉPILOGUE

La Belle Époque se terminera avec la Grande Guerre (1914-1918).
Il est très probable qu'Émile et le grand frère de Marie-Louise partiront au combat : le premier en tant que simple soldat, le deuxième en tant qu'officier.
Marie-Louise finira ses études et se mariera sans doute… car telle était la destinée des jeunes filles de bonne famille.

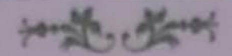


Peut-être en sera-t-il autrement, mais là, c'est leur histoire, leur destin et ça leur appartient.



voyage à la

belle époque



Que diriez-vous d'un voyage dans le temps ? Partir à la découverte de la Belle Époque, revenir au temps du cinéma muet, des premières voitures automobiles, de l'avènement de la « fée électricité » et des balbutiements du téléphone…
En compagnie de Marie-Louise et d'Émile, arpentez le pavé parisien d'il y a cent ans. Marie-Louise, fille de grands bourgeois, vous fera découvrir les beaux quartiers et la vie de la haute société, tandis qu'Émile, fils d'artisan, vous guidera dans le quartier populaire de la Bastille. Avec eux, revivez l'ambiance foisonnante et pittoresque du Paris de la Belle Époque.

ISBN : 978-2-7467-1109-9



14,50 €

Imprimé et relié en France